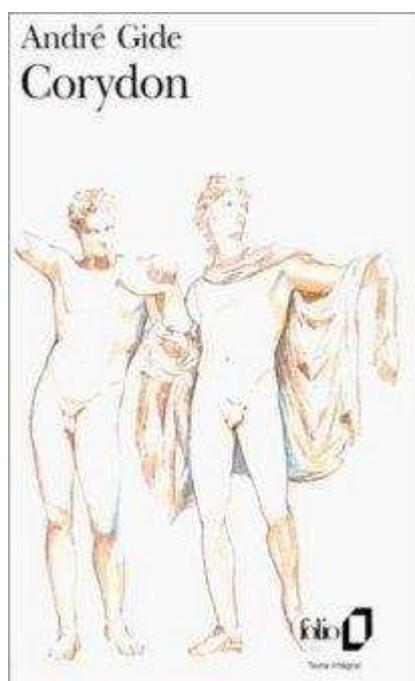


FOLIO 2235

ou

LES VICISSITUDES DE *CORYDON*

claude.courouve@orange.fr



André Gide
Corydon



Couvertures 1991 et 2001.

Corydon a été réimprimé par les éditions Gallimard (Paris) en collection de poche Folio, n° 2235, en février 1991, puis en septembre 2001 ¹.

En 1947, accordant à André Gide le Prix Nobel de Littérature, l'Académie royale de Suède disait récompenser aussi l'intrépide "amour de la vérité" qui engendra *Corydon*, "dialogues

¹ Cette réédition de 2001, plus correcte que les précédentes, comporte quelques erreurs anciennes, et des erreurs nouvelles P. 3 : rétablir le sous-titre "Quatre dialogues socratiques". P. 8 lire "troisième" au lieu de "troisième". P. 48 lire "t. II, pp. 48-49" au lieu de "t. II, p. 28". P. 88 dans la note, lire "abundance upon" au lieu de "abundance on". P. 93, lire "linéairement" au lieu de "linéairement". P. 125 lire "l'Antiquité" au lieu de "l'antiquité".

socratiques" qui étaient, aux yeux de Gide, "le plus important" de ses livres (*Journal*, 19 octobre 1942 et janvier 1946), qu'on ne comprendrait que "plus tard" (*Journal*, 8 juillet 1930 & 19 février 1942), et dont le simple projet lui donnait "le sentiment de l'indispensable" (*Journal*, 12 juillet 1910). Il disait avoir travaillé sur ce petit livre, de 1909 à 1922, "plus âprement et durant plus longtemps qu'aucun autre" (*Journal*, 18 décembre 1946).

« J'ai longtemps attendu. Je voulais être sûr que ce que j'avançais dans *Corydon*, qui me semblait aventuré peut-être, je n'allais pas devoir le renier bientôt. » (*Journal*, 13 août 1922).

« J'ai longtemps attendu pour écrire ce livre, et, l'ayant écrit, pour l'imprimer. Je voulais être sûr que ce que j'avançais dans *Corydon*, et qui me paraissait évident, je n'allais pas avoir bientôt à m'en dédire. Mais non : ma pensée n'a fait ici que s'affermir, et ce que je reproche à présent à mon livre, c'est sa réserve et sa timidité. » (*Préface*, novembre 1922).

Ma perspective ici n'est pas d'étudier *Corydon* en tant qu'œuvre littéraire ²; j'examinerai plutôt la situation et l'intérêt de ce petit livre par rapport à la vie personnelle de Gide, et surtout dans le cadre de la discussion, pendante depuis l'Antiquité grecque, autour de la question homosexuelle. Car *Corydon* n'était pas la première étude de la question, ni même la première étude d'origine française ; [Montaigne](#), auquel André Gide consacra une étude remarquée, l'avait abordée à de nombreuses reprises dans ses *Essais* ³. Des textes courts, mais incisifs figurent dans certains recueils manuscrits des XVII^e et XVIII^e siècles ; le philosophe libertin La Mothe Le Vayer publia anonymement en 1630 ses curieuses et intelligentes réflexions sur le sujet ⁴. Une brève mais audacieuse histoire de l'amour masculin figure dans un *Recueil de pièces choisies* de 1735. Voltaire, notamment avec son article "Amour nommé socratique" dans les *Questions sur l'Encyclopédie* (développement de l'article plus connu du *Dictionnaire philosophique*), Pierre-Henri Larcher, Jacques-André Naigeon, le marquis de Sade (notamment dans *Français, encore un effort ...* mais aussi ailleurs), Étienne Pivert de Sénancour, Julien-Joseph Virey, Georges Hérelle et quelques autres eurent le mérite de réfléchir assez sérieusement sur la question, bien plus sérieusement en tout cas que Boucher d'Argis, auteur du décevant et bien peu éclairé article "Sodomie" dans *L'Encyclopédie* ⁵.

L'auteur de *Corydon* donne l'impression d'ignorer à peu près tout ce qui l'a précédé de peu dans son entreprise, notamment en Angleterre ; s'il mentionne en passant Havelock Ellis et cite une fois John Addington Symonds, il masque les emprunts faits à l'anthologie d'Edward Carpenter et au *Livre d'amour des Anciens* (1911) de la Bibliothèque des Curieux. Il s'avouera plus tard, en revanche, comme le porteur d'une multiplicité de significations subjectives : "gage d'une délivrance" survenue depuis longtemps (*Journal*, 29 décembre 1932), livre écrit "hors de saison", voulu utile à d'autres : "qui dira le nombre de ceux que ce petit livre a, du même coup, délivrés ? (*Ibid.*, 29 décembre 1932) ; précaution contre toute "mascarade

² Cela a été fait par Daniel Moutote, Claude Martin, Dominique Fernandez, Eva Ahlstedt, Patrick Pollard et Monique Nemer, *inter alii*.

³ On trouvera des remarques ou des allusions à l'homosexualité aux chapitres 14, 23, 28, 30 et 42 du livre I, 2, 12 et 17 du livre II, 5, 9, 10, 12 et 13 du livre III des *Essais* de Michel de Montaigne.

⁴ Rééditées dans *Les Flammes de Sodome* et dans le *Dictionnaire français de l'homosexualité masculine* (éditions électroniques).

⁵ Article cité dans *Les Flammes ...* ainsi que dans le *Dictionnaire ...*

posthume ⁶ ", telle que celle déplorée en juin 1907 après lecture d'une biographie édulcorée de Paul Verlaine ; « ce qui me le fit entreprendre, d'abord, ou m'en donna quelque première idée : le désaveu de cette fausse sainteté dont mon dédain de la tentation ordinaire ⁷ me revêtait » (*Journal*, "Feuillets", 1918-1919).

La préface de 1920 confirme que ce sont une exigence intellectuelle de vérité et une exigence morale de probité, d'honnêteté intellectuelle, et non quelque chose de l'ordre de l'actuelle exigence politique d'égalité du mouvement LGBT (mariage, adoption, PMA) – qui animaient alors l'auteur de *Corydon* :

« Ces derniers mois néanmoins je me persuadai que ce petit livre, pour subversif qu'il fut en apparence, ne combattait après tout que le mensonge, et que rien n'est plus malsain au contraire, pour l'individu et pour la société, que le mensonge accrédité.

Ce que j'en dis ici, après tout, pensais-je, ne fais point que tout cela soit. Cela *est*. Je tâche d'expliquer ce qui est. Et puisque l'on ne veut point, à l'ordinaire, admettre que *cela est*, j'examine, je tâche d'examiner, s'il est vraiment aussi déplorable qu'on le dit – que cela soit. » (p. 11 ⁸).

L'entreprise de publication fut retardée d'abord sous l'influence de son beau-frère Marcel Drouin, puis par respect pour l'épouse d'un mariage abstrait (Gide n'ayant jamais envisagé une publication sous pseudonyme). Quelques amis ou relations attirèrent son attention sur les inconvénients possibles d'une telle publication ⁹. On sait que Madeleine, qui résidait à Cuverville-en-Caux (Calvados), détruisit toutes les lettres reçues de son mari après qu'il ait fait, pendant l'été 1918, un long séjour en Angleterre avec son faux neveu ¹⁰, le futur réalisateur de films cinématographiques Marc Allégret (1900/1973). André Gide, d'abord profondément abattu et meurtri par cette destruction, se sentit ensuite comme libéré: « À présent rien ne me retient plus de publier durant ma vie et *Corydon* et les *Mémoires* ¹¹. » (*Journal*, 24 novembre 1918). Les *Cahiers de la Petite Dame* - rédigés en secret par Maria van Rysselberghe, amie et voisine de Gide au 1 bis rue Vaneau (Paris, 7^e arrondissement), puis grand-mère de Catherine Gide - suivent au jour le jour les hésitations tenaces de l'auteur de *Corydon*, sa crainte de compromettre le jeune Marc. En novembre 1919, Gide écrivait à son amie anglaise Dorothy Bussy: « La partie que je m'apprête à jouer est si dangereuse que je ne la puis gagner sans doute qu'en me perdant moi-même » ; Le 30 janvier 1920, il annonçait « deux livres (...) dont l'un est de nature à me faire ficher en prison »; en avril 1921, il envisageait de demander à Sigmund Freud une préface pour la traduction allemande.

Une dernière offensive, celle du philosophe thomiste Jacques Maritain (1882/1973) en décembre 1923, rencontra un refus poli mais ferme de renoncer à la publication (*Journal*, 21

⁶ Note manuscrite, dossier Corydon, bibliothèque Jacques Doucet, Paris.

⁷ Sur ce sens insolite d'*ordinaire*, voir l'entrée correspondante du *Dictionnaire* ...

⁸ Les références de pages dans le présent texte sont toutes faites à cette édition Gallimard/Folio de 2001.

⁹ On trouvera le détail de ces mises en garde dans l'essai de Monique Nemer, *Corydon citoyen. Essai sur André Gide et l'homosexualité*, Paris :Gallimard, 2006, collection "blanche", chapitre III.

¹⁰ Sur cette relation, voir Pierre Billard, *André Gide & Marc Allégret. Le Roman secret*, Paris : Plon, 2006.

¹¹ Publiés sous le titre *Si le grain ne meurt*.

décembre 1923). La Petite Dame, du "côté de Vaneau", accepta facilement cette publication qui provoqua quelque gêne du "côté de Cuverville".

Imprimé début janvier 1924, le "terrible livre" (lettre à l'ami Henri Ghéon, 5 juillet 1910) fut mis en vente, en mai ; afin d'éviter de donner prise à une très probable accusation de prosélytisme, les exemplaires furent placés en librairie sans aucun service de presse ; quelques intimes avaient déjà eu connaissance de la version dactylographiée en huit exemplaires de 1909¹², puis de la version suivante *C. R. D. N.*, tirée à 12 exemplaires en 1911 ; version manifestement (délibérément ?) inachevée - d'où, probablement, l'explication de ce titre lacunaire – ainsi que de la version intermédiaire de 1920, tirée à 21 ou 22 exemplaires. Aucune de ces trois productions, que les Anglais désignent fort justement par l'expression *private printings*, ne mérite donc la qualification, pourtant constamment répétée (y compris dans la mention « PRÉFACE DE LA SECONDE ÉDITION (1920) » ...), d'*édition* ou de *publication* ; en revanche, l'édition de 1924 n'était pas, comme cela a été dit, une "publication anonyme" (sans doute par confusion avec le *Livre blanc*, 1928, attribué à Jean Cocteau).

* * * * *

L'abord de ces dialogues est ardu, en partie à cause de l'emploi des termes aujourd'hui oubliés *uranien*, *uraniste* et *uranisme* ; ces termes¹³ sont d'origine allemande, provenant de *Urning*, néologisme imaginé par Karl Heinrich Ulrichs (1825-1895) dans les années 1860 afin de renouer avec le platonisme ; en 1927, l'écrivain François Porché trouvait déjà ces mots "un peu désuets". Mais la forme et le contenu du livre étaient bien "inactuels" dès sa parution, ceci résultant du choix délibéré de matériaux anciens, comme s'il s'agissait de monter un dossier à l'intention d'un contradicteur du XIX^e siècle ; or c'était bien le cas, comme on verra plus loin ; l'article du *Spectator*, cité en anglais (III, ii, p. 88), date de ... 1712. Gide a assemblé des éléments de l'histoire universelle et de la *Weltliteratur*, tout en faisant l'économie de certaines références majeures ; Goethe est "convoqué" ; mais David Hume, Voltaire et Denis Diderot sont absents, non dépourvus pourtant de titres leur permettant d'être cités¹⁴ ; le *Banquet* de Platon est évoqué, mais non le commentaire qu'en fit Jean Racine : "Apologie de l'amour des garçons (...) Amour des jeunes gens : pour engendrer de beaux discours¹⁵". Reste que Gide a magnifiquement démontré que sur le plan culturel, l'homosexualité, en tant qu'objet d'étude, de discussion ou en tant que thème littéraire, n'est en aucune façon marginale¹⁶. Se considérant en quelque sorte hors du temps quant à la validité et à la réception de ses arguments, il était convaincu que *the book could wait*, pouvait attendre ses lecteurs qualifiés (préface à la première édition américaine, 1949).

* * * * *

¹² Lettres à J. Copeau, 6 et 8 août 1909 : « Mon livre sera achevé avant l'hiver [...] La moitié en est écrite : *id est* : déjà dactylographiée à 8 exemplaires. J'ai mené ce travail exactement au point que je voulais le mener avant de partir en vacances. [...] Qu'il me tarde de vous faire connaître ce livre. »

¹³ Voir les entrées correspondantes de mon *Dictionnaire* ...

¹⁴ Gide déplore dans la société française la *French gallantry*, évoquée par David Hume dans *Inquiry into the Principles of Morals*, "A Dialogue", en opposition à ... *l'amour grec*.

¹⁵ Racine, *Prose*, Paris : Gallimard, 1966, collection Pléiade, pp. 898-899.

¹⁶ Sa démonstration a été reprise par Roger Peyrefitte dans son roman *Notre Amour* (Paris : Flammarion, 1967).

Les échanges entre le Dr Corydon et son Interviewer (auquel il laissera le mot de la fin) sont commentés à la première personne par ce dernier. Cette forme dialoguée fut souvent adoptée pour traiter ce thème, notamment par Plutarque, dont on verra plus loin l'importance ; elle est adaptée aux sujets délicats ou qui prêtent à polémiques, lorsque l'on a le souci de l'objectivité ; enfin, elle satisfaisait le goût de Gide pour les *Interviews imaginaires*. Gide, par la voix du Visiteur, se fait l'avocat du diable, et on ne peut dire qu'il fasse avec cette œuvre un *coming out stricto sensu*, encore moins un *coming out* civique. On a plutôt l'impression d'une concession faite à Wilde et Proust, qui recommandaient à Gide de ne jamais dire « je ». Cette distance est par ailleurs justifiée par le fait qu'à la date de la publication de *Corydon* Gide était marié et père d'une fille, conçue en juillet 1922 avec Élisabeth Van Rhyselberghe. Difficile dans ces conditions de parler d'une « exigeante profération d'un "Je" »¹⁷. Seule la préface de novembre 1922 laisse entendre, comme une des clés des dialogues, que Gide soutient les thèses du Dr Corydon, une autre clé étant *Si le grain ne meurt*, véritable *coming out*, lui.

Qu'un médecin expose les thèses de Gide et ose se présenter comme un "pédéraste normal", voilà un pied de nez à la médecine sexologique de l'époque et à toute la médecine légale et psychiatrique du XIX^e siècle, depuis Mahon¹⁸. La pertinence des injonctions religieuses est récusee, implicitement, par absence de toute référence aux condamnations et stigmatisations bibliques, explicitement en même temps que l'est un « mysticisme scientifique » qui invoquerait une « voix de la nature » (II, iv, p. 55) ; « Il y a peut-être un Dieu ; il n'y a pas d'*intention* dans la Nature. » (II, v, p. 61)

Mais Gide avait un moment envisagé une autre formule : « un Corydon tout différent (...) un dialogue avec mon père » :

« Je citerai la page de son livre par où il me condamne, et lui dirai : "Condamnez-moi comme Saül fit Jonathan"¹⁹ après que son fils eut mangé contre sa défense ; de vous mon père j'accepte la condamnation ; mais je ne l'accepterai point de ceux-là qui m'offriront, en place de mon péché, adultère, séduction ou débauche"²⁰. »

Fiction ? Non, car cette page existe véritablement ! On aimerait bien savoir à quel âge André Gide découvrit, avec la stupeur que l'on imagine, l'accumulation de qualificatifs fortement péjoratifs (sans nom, infâme, odieux, honte, corruption, dégénérés, horreur, décadence, honteux, vice) dans ces quelques lignes écrites par son père, Paul Gide (1832-1880), professeur agrégé de droit à la Faculté de Paris :

« Un amour sans nom, ou plutôt un vice infâme, était honoré dans toute la Grèce comme une vertu. [...] il me répugne de citer les textes et de m'arrêter sur un sujet si odieux. Il faut le dire

¹⁷ Ce que fait pourtant Monique Nemer dans son *Corydon citoyen. Essai sur André Gide et l'homosexualité*, Paris : Gallimard, 2006, collection "blanche", page 29 ; mais page 113, elle s'interroge : « Est-il, dans ces conditions [cette répartition entre un "il" qui développe l'argumentation et un "je" qui, en feignant de la contester, lui permet de l'approfondir], légitime de parler de *coming out* ? »

¹⁸ P. A. O. Mahon, *Médecine légale et police médicale*, 1801.

¹⁹ Voir, dans l'*Ancien Testament*, 1 et II Samuel. Allusion implicite à l'amitié passionnée entre David et Jonathan.

²⁰ Manuscrit γ 885, Bibliothèque Jacques Doucet, Paris.

à la honte de la Grèce : sa corruption était telle que les Romains, tout dégénérés qu'ils étaient eux-mêmes, en eurent horreur ; jamais, même au plus bas degré de leur décadence ils n'arrivèrent à méconnaître à ce point les sentiments de la nature ; s'ils s'abandonnèrent, eux aussi, au plus honteux des vices, du moins ce ne fut pas avec l'assentiment et les louanges de leurs philosophes et de leurs législateurs ²¹. »

Paul Gide poursuivait en attribuant à la pédérastie l'infériorisation de la femme. Ceci peut expliquer, tout autant que le souci d'histoire universelle, l'ancienneté des sources et références ; André Gide aurait évidemment souhaité avoir pu rectifier le jugement que son père ²² avait hâtivement formulé en 1867, mais maintenu dans l'édition de 1885 ; la première date n'est pas anodine : la décennie 1860-1870 ayant vu, avec les publications de Karl Heinrich Ulrichs et de Karl Maria Benkert, la naissance de l'argumentation du mouvement homosexuel moderne, la création des termes allemands *Homosexualität* et *Urning* (qui donna *uraniste*), ainsi que la première expression de l'opposition politique (communiste) à ce mouvement ²³.

Les éléments d'actualité ou de passé proche sont rares. Les magnifiques poèmes engagés, véritable *coming out*, de Paul Verlaine dans l'hebdomadaire *La Cravache parisienne* le 29 septembre 1888 et le 2 février 1889, repris dans *Parallèlement* ²⁴, ainsi que ceux d'*Hombres*, ne sont pas mentionnés :

« Tout, la jeunesse, l'amitié,/Et dans nos coeurs, ah ! que dégagés/Des femmes prises en pitié/Et du dernier des préjugés, [...] Scandaleux sans savoir pourquoi,/(Peut-être que c'était trop beau)/Mais notre couple restait coi/Comme deux bons porte-drapeau. » *Laeti et errabundi* ²⁵.

« Ces passions qu'eux seuls nomment encore amours [...] Ah ! les pauvres amours banales, animales, normales ! [...] ce combat pour l'affranchissement de la lourde nature ! » (*Ces passions ...*)

« Nous encaguions ces cons avec leur air bonasse,
Leurs normales amours et leur morale en toc, »
Hombres, XI.

Les romans à thème homosexuel de Rachilde, Lucien Daudet, Georges Eekhoud ou Achille Essebac, la revue mensuelle de Jacques Fersen (*Académos*, janvier à décembre 1909) et

²¹ Paul Gide, *La Condition de la femme dans l'Antiquité* (1867, réédité en 1885), chap. III, "Grèce", pp. 70-71 de l'éd. de 1885 ; une version légèrement corrompue de ce passage a été publiée par le BAAG ; cité intégralement (avec les notes) dans *Les Flammes de Sodome*. Paul Gide était professeur de droit romain à la Faculté de droit de Paris (Panthéon).

²² L'écrivain et critique Dominique Fernandez a pu faire une expérience toute différente, heureuse, en lisant le chapitre "Les valeurs gidiennes: I Corydon" dans l'ouvrage de son père Ramon Fernandez *André Gide* (1931, réédité en 1985 sous le titre *Gide ou le courage de s'engager*).

²³ Lettre de Friedrich Engels à Karl Marx, 22 juin 1869, où il était reproché à Ulrichs de transformer la cochonnerie en théorie ; citée dans *Les Flammes de Sodome*.

²⁴ Le premier paru, *Laeti et errabundi* (*Gais et vagabonds*), est reproduit en appendice de mon *Dictionnaire ...*, et les deux dans les *Flammes de Sodome*.

²⁵ Poème signalé par Havelock Ellis dans *Sexual Inversion*.

l'article fondamental qui y était paru en juillet, "Le préjugé contre les mœurs", sont également passés sous silence.

* * * *

Le nom *Corydon* ²⁶ vient du grec *Kopύδων*, nom de berger dans la quatrième des *Idylles* de Théocrite de Syracuse. Est nommé *Corydon* le berger amoureux d'Alexis dans la deuxième des dix églogues de Virgile : *Formosum pastor Corydon ardebat Alexim*, églogue qui fut la première à avoir été traduite en français, par Loïs Grandin, dès 1543 (l'année de la mort de Copernic). Derrière Alexis, se cache Alexandre aimé de Virgile lui-même selon Donat. Gide avait lu cette bucolique au printemps 1891, à 22 ans donc, et il l'avait même apprise par cœur ²⁷.

Le sous-titre de *Corydon*, *Quatre dialogues socratiques*, porte un intéressant triple sens, philosophique, érotique et pédagogique, qui s'est malheureusement perdu dans les dernières réimpressions ... (notamment en collection Folio) ; l'ensemble, titre plus sous-titre, fixait un cadre de référence, celui du socle gréco-latin de la culture occidentale : Platon et Virgile.

La préface, datée de novembre 1922, expliquait le retard à la publication par une crainte, en fait celle de peiner sa femme-cousine Madeleine :

« Je n'ai jamais cherché de plaire au public ; mais je tiens excessivement à l'opinion de quelques uns ; c'est affaire de sentiments et rien ne peut contre cela. Ce que l'on a pris parfois pour une certaine timidité de pensée n'était le plus souvent que la crainte de contrister ces quelques personnes ; de contrister une âme ²⁸, en particulier, qui de tout temps me fut chère entre toutes. ».

²⁶ C'est aussi le nom d'une ville américaine dans le comté de Harrison de l'État de l'Indiana.

²⁷ Cf Jacques Cotnam, "Le « Subjectif » d'André Gide", *Cahiers André Gide 1*, Paris : Gallimard, 1969, pp. 41, 61, 106.

²⁸ « "Il ne faut contrister personne" ("aucune âme", disait poétiquement [Maurice] Barrès). » *Journal*, 7 octobre 1931.

PREMIER DIALOGUE

Le Visiteur entrant dans le bureau du Dr Corydon y observe une reproduction du tableau de Michel-Ange *La création d'Adam*.



Ce dialogue développe, à partir d'un fait-divers qui reste anonyme, l'exigence d'un jugement équitable par l'opinion publique (I,i). Vient ensuite l'histoire d'Alexis B. et de Corydon son aimé; l'adolescent se suicida par désespoir d'amour (I,ii) ; ce drame a été inspiré par des faits réels, et par un petit récit, non publié, de l'ami Henri Ghéon, *L'Adolescent*, texte que Gide avait pu lire en 1907. Dans l'églogue de Virgile, c'était Corydon qui aimait le jeune Alexis, et non l'inverse.

Le Dr Corydon se présente comme un cas de révélation relativement tardive du désir homosexuel, à l'instar de Michel dans *L'Immoraliste* (*Journal*, 26 novembre 1915) et de Gide lui-même : à l'âge de 24 ans, avec le jeune Tunisien Ali ²⁹.

L'affirmation théorique centrale (I,iiii) est que l'uranisme n'est pas, en soi, une maladie ³⁰, qu'il existe des « pédérastes normaux », selon l'expression ironique du Visiteur (I, iii, p. 29), qui ne sont pas ceux que voient les médecins qui n'ont, eux, affaire « qu'à des uranistes honteux ; qu'à des piteux, qu'à des plaintifs, qu'à des invertis, des malades » (I, iii, p. 28).

²⁹ Des relations de Gide, éphémères ou plus durables, treize sont parvenues à la connaissance du public : celles avec Ali, Athman (18 ans), Alexandre S. (alors âgé de 15 ans), Emile X. (15 ans), Gérard P., Maurice Schlumberger (19 ans), Ferdinand Pouzac, dit « le ramier » (17 ans, mais Gide le croyait âgé de 15 ans), Lazare Coulon (novembre 1912), Jean Billet (octobre 1915), Marc Allegret (à partir de 16 ou 17 ans), Louis Valérien (moissonneur), Emile D. et Gaby ; ses avances à François Derais (15 ans) furent repoussées.

³⁰ Thèse soutenue par le psychologue Marc André Raffalovich dès 1896, puis par plusieurs médecins lors du Congrès d'anthropologie criminelle de 1901, et aussi par Sigmund Freud en 1905.

L'expression « pédérastes normaux » sera à nouveau contestée par le Visiteur dans le quatrième dialogue : « Ceux que vous avez le front d'appeler les pédérastes normaux » (IV, p. 123). Le Dr Corydon soutient que :

« l'homosexualité, tout comme l'hétérosexualité, comporte tous les degrés, toutes les nuances : du platonisme à la salacité, de l'abnégation au sadisme, de la santé joyeuse à la morosité, de la simple expansion à tous les raffinements du vice. L'inversion n'en est qu'une annexe. De plus tous les intermédiaires existent entre l'exclusive homosexualité et l'hétérosexualité exclusive » (II, iii, p. 29).

Pour les *intermédiaires*, c'est ce que la princesse Palatine, dans sa *Correspondance*³¹, puis Raffalovich et la revue *Akadémos* (juillet 1909) avaient déjà observé. Gide conteste ainsi la théorie du *troisième sexe*, alors répandue en Allemagne à partir des publications d'Ulrichs suivies de celles d'Hirschfeld, théorie à laquelle s'était rallié Marcel Proust et déjà critiquée dans la préface de 1922 (p. 8). *Corydon* offre (I, i, pp. 19-21 et I, iii, pp. 29-30), des échos de procès de mœurs, sur lesquels Gide et son ami Ghéon conservaient des coupures de presse : les procès d'Oscar Wilde en 1895 ; l'affaire des télégraphistes³², le suicide du général MacDonald et le procès de Jacques Fersen en 1903 ; les procès en diffamation contre le journaliste allemand Harden en 1907-1908 ; le procès Renard de 1909 fait l'objet d'une note dans le quatrième dialogue (IV, p. 123).

La disymétrie pédérastique est exposée : « On est en droit d'attendre quelque beauté de l'objet du désir, mais non point du sujet qui désire. Peu me chaut la beauté de ceux-ci. » (I, iii, p. 30). Le Dr Corydon ne relève pas la pointe à l'ordre du jour en 2006³³ : « Le mariage, l'honnête mariage est là, et pas de votre côté je suppose. » (I, iii, p. 31).

Certains de ces thèmes font retour dans le quatrième dialogue ; la forte remarque des étudiants du *Comité d'action pédérastique révolutionnaire* en mai 1968, "le genre rase-les-murs de l'homosexuel type", y est anticipée avec le refus d'une "allure de contrebandier" (IV, p. 124). Pour autant, André Gide n'était pas l'annonciateur des débordements LGBT de la *Gay Pride* ... ; son traitement de la question est culturel et non politique, et il semble y avoir un contre-sens dans le titre « *Corydon citoyen* » d'un essai récent³⁴ ;

³¹ J'en donne quelques passages importants dans *Les Flammes de Sodome*.

³² Voir ma note "Le champagne des télégraphistes".

³³ Voir ma page web sur le « mariage » homosexuel, <http://perso.orange.fr/Connaissance.ouverte/MAHO.doc>

³⁴ Monique Nemer, *Corydon citoyen. Essai sur André Gide et l'homosexualité*, Paris : Gallimard, 2006, collection "blanche".

DEUXIÈME DIALOGUE

Il a nécessité un gros travail de documentation ; le Dr Corydon, comme annoncé, y parle "en naturaliste" (II, p. 35) ; selon le biologiste américain Frank Beach, il ne s'en serait pas si mal sorti : « We find ourselves, then, agreeing with Gide in his contention that homosexual behavior should be classified as natural from the evolutionary and physiological point of view » (*Comments on the second Dialogue*, 1949). Le point faible, relevé par Frank Beach, est évidemment d'avoir laissé de côté le lesbianisme ; André Gide le savait, en témoigne cette note sur les épreuves de l'édition de 1924, et supprimée ensuite :

Je lui reproche (à Corydon) bien des choses. En particulier de laisser dans l'ombre certains côtés de la question : l'homosexualité chez la femme, par exemple.

Gide conteste, avec le nationalisme du Visiteur et sa théorie du vice étranger (II, i, pp. 37-38), l'affirmation du critique J. Ernest-Charles selon laquelle la pédérastie répugnerait à la mentalité française³⁵. Après avoir cité Pascal et La Rochefoucault, il expose sa priorité :

« Si la pédérastie est un instinct antisocial, c'est ce que j'examine dans la seconde et la troisième partie de mon livre ; permettez-moi de différer la question. Il me faut tout d'abord, non point seulement constater et reconnaître l'homosexualité pour naturelle, mais bien encore tenter de l'expliquer et de comprendre sa raison d'être. [...] Ce que je m'appête à formuler n'est rien de moins qu'une théorie nouvelle de l'amour » (II, i, 41).

Il rappelle l'orientation philosophique des dialogues :

« On a beaucoup écrit sur l'amour ; mais les théoriciens de l'amour sont rares. En vérité, depuis Platon et les convives du *Banquet*, je n'en reconnais point d'autre que Schopenhauer. » (II, ii, pp. 41-42)

« Remarquez je vous prie que [Arthur] Schopenhauer et Platon ont compris qu'ils devaient, dans leurs théories, tenir compte de l'uranisme ; ils ne pouvaient faire autrement ; Platon lui fait, même, la part si belle que je comprends que vous en soyez alarmé ; quant à Schopenhauer, de qui la théorie prévaut, il ne le considère que comme une manière d'exception à la règle. » (II, ii, pp. 45-46).

Il discute la pertinence de la notion d'instinct sexuel et conclut :

« Ce n'est pas la fécondation que cherche l'animal, c'est simplement la volupté. Il cherche la volupté – et trouve la fécondation par raccroc. » (II, ii, 45).

Les points forts sont :

1) l'homosexualité n'est pas contre nature en raison de la surproduction de l'élément mâle (II,iii) qui fait que "ces pertes chimériques sont entièrement indifférentes à la nature³⁶", et de

³⁵ *Grande Revue*, 25 juillet 1910, p. 399.

l'existence d'une homosexualité animale, de "jeux homosexuels" (II, vi, pp. 68 et 71) se produisant "même en présence de beaucoup de femelles" (II,vi, p. 71). Cette homosexualité animale était reconnue, parfois contestée, déjà dans l'Antiquité, ce dont Gide n'avait sans doute pas connaissance.

C'est par *Sexual Inversion* d'Havelock Ellis³⁷ que Gide a eu connaissance des observations de Muccioli sur les pigeons (II,vi, p. 67) et de celles d'Alexandre Lacassagne sur les poulains (II,vi, p. 68) ; dans son article de la *Revue scientifique*³⁸, Lacassagne dénonçait aussi les taurillons et les petits chiens. Revenant à l'espèce humaine, le Dr Corydon mentionne les propos de Sainte-Claire Deville sur "l'internat et son influence sur l'éducation de la jeunesse » (II,vi, p. 71).

2). Il en vient à la conclusion que l'hétérosexualité masculine exclusive n'est pas une loi naturelle immuable (II,vii, p. 78).

L'idée de la supériorité du sexe féminin, avancée par Lester Ward, lui paraît « peu philosophique » (II, iii, p. 48). L'argument de la plus grande beauté et intelligence du mâle (II, iv, p. 52) est diversement apprécié, parfois considéré comme misogynie³⁹. Le *Journal* nous fait savoir que Gide n'était pas convaincu de l'intelligence des femmes :

« Il y a toujours certains points par où la plus intelligente des femmes reste, dans le raisonnement, au-dessous du moins intelligent des hommes. Une sorte de convention s'établit, où entre beaucoup d'égards pour le sexe "à qui nous devons notre mère" et pour quantité de raisonnements claudicants, lesquels nous ne supporterions pas s'ils venaient d'un homme. Je sais bien que pourtant leur conseil peut être excellent, mais à condition de le rectifier sans cesse et de l'expurger de cette part de passion et d'émotivité qui, presque toujours, chez la femme, vient sentimentaliser la pensée. » (octobre 1940).

³⁶ Marquis de Sade, *Augustine de Villebranche*, début : « A-t-on peur que les caprices de ces individus de l'un ou l'autre sexe ne fassent finir le monde, qu'ils ne mettent l'enclume à la précieuse espèce humaine, et que leur prétendu crime ne l'anéantisse, faute de procéder à sa multiplication ? Qu'on y réfléchisse bien et l'on verra que toutes ces pertes chimériques sont entièrement indifférentes à la nature, que non seulement elle ne les condamne point, mais qu'elle nous prouve par mille exemples qu'elle les veut et qu'elle les désire; eh, si ces pertes l'irritaient, les tolérerait-elle dans mille cas, permettrait-elle, si la progéniture lui était si essentielle, qu'une femme ne pût y servir qu'un tiers de sa vie et qu'au sortir de ses mains la moitié des êtres qu'elle produit eussent le goût contraire à cette progéniture néanmoins exigée par elle ? Disons mieux, elle permet que les espèces se multiplient, mais elle ne l'exige point, et bien certaine qu'il y aura toujours plus d'individus qu'il ne lui en faut, elle est loin de contrarier les penchants de ceux qui n'ont pas la propagation en usage et qui répugnent à s'y conformer. »

³⁷ Havelock Ellis, *Sexual Inversion* (1897), 2^e édition 1901, traduit en français en mai 1909 au Mercure de France ; 3^e édition 1927 ; la traduction de la 2^e édition fournit un élément (parmi d'autres) de *terminus ad quem* pour *Corydon*.

³⁸ « De la criminalité chez les animaux », *Revue scientifique de la France et de l'étranger*, n° 2, 14 janvier 1882, p. 37. Passage cité dans mes *Flammes de Sodome*.

³⁹ Ainsi Lucille Cairns (University of Stirling en Écosse) tient-elle pour *misogyne* une moindre valorisation esthétique des femmes ; faudra-t-il alors tenir pour *homophobes* les discours masculins sur la beauté des femmes, et pour *sexiste* le fait pour une enseignante de se consacrer exclusivement au *women's writing* ?... Cf Lucille Cairns, "Gide's *Corydon*: the politics of sexuality and sexual politics", *The Modern Language Review*, n° 3 (91), July 1991, p. 590.

Sur ce point de la beauté masculine, Frédéric Nietzsche⁴⁰ était d'accord avec Gide ; le mâle des espèces supérieures est caractérisé comme un être de luxe et de dépense, d'intelligence et de jeu, cet état de fait relevant des « conséquences de la surproduction de l'élément mâle » (II, iv, p. 56). La mention du philosophe anglais Francis Bacon (II, vi, p. 64), à propos de *l'expérience cruciale*, a pour fonction d'ancrer encore davantage (après les références à Platon et Schopenhauer) l'étude de la question homosexuelle dans une démarche scientifique, logique et philosophique ; elle vise d'abord à l'extraire du domaine d'influence des préjugés populaires, mais aussi bien à l'écartier d'une approche purement littéraire (celle de Proust et de Cocteau par exemple), souvent dépourvue de rigueur argumentaire, et qui se gausse des questions d'histoire naturelle et des éléments zoologiques de *Corydon*.

Enfin, on peut se demander si le blanc relatif à un passage de *Pantagruel* (II, vi, p. 65) est délibéré ou s'il s'agit d'une négligence, ou encore d'une trace volontairement laissée de l'état d'inachèvement dans lequel étaient *C. R. D. N.* et le texte de 1920 - comme pour demander la participation active du lecteur dans l'acte de se reporter au texte de Rabelais.

⁴⁰ Cf Frédéric Nietzsche, *Le Gai Savoir*, II, § 72; *Le Crépuscule des Idoles*, "Divagations d'un inactuel", § 47 ; et mon [Index Nietzsche](#), entrée "Knabenliebe".

TROISIÈME DIALOGUE

Après une remarque méthodologique bien dans la tradition de Montaigne sur l'indispensable distinction « entre la remise au point des faits et l'explication qu'on en donne » (III, p. 82), le Dr Corydon fait remarquer à son Interviewer que, l'odorat ne jouant pratiquement aucun rôle chez l'homme (III, i, p. 82), l'amour tourne au jeu et le désir se diversifie (III,i, p. 85). Gide reprend : « du bas en haut de l'échelle animale, nous avons dû constater, dans tous les couples animaux, l'éclatante suprématie de la beauté masculine (dont j'ai tenté de vous offrir le motif) ; qu'il est assez déconcertant de voir le couple humain, tout à coup, renverser cette hiérarchie ; que les raisons que l'on a pu fournir de ce subit retournement demeurent ou mystiques ou impertinentes – au point que certains sceptiques se sont demandé si la beauté de la femme ne résidait pas principalement dans le désir de l'homme » (III,ii, p. 86), et accumule diverses citations ; les travaux préparatoires montrent qu'il avait envisagé de citer un extrait du *Voyage à Ceylan* de l'anthropologue Ernst Hæckel, le passage sur la beauté des Ceylaniens (emprunt fait à Edward Carpenter).

L'attrait hétérosexuel pour la femme doit être soutenu par l'entretien d'une beauté artificielle qu'il considère comme un attrait « postiche » (III,i, p. 84, III,ii, p. 88 et III, iv, p. 101) ; ce qui, par différence, fait paraître l'homosexualité masculine « plus spontanée, plus naïve que l'hétérosexualité » (III, iv, p. 95), et la pédérastie « comme un instinct très naïf et primesautier » (III, iv, 98). Lors de considérations esthétiques, il est amené à mentionner le *Concert champêtre* indiqué comme étant de Giorgione mais actuellement attribué à Titien :



« Plastiquement, linéairement du moins, on n'oserait affirmer que les corps de ces femmes sont beaux ; *too fat*, comme dit Stevenson ; mais quelle blondeur de matière ! quelle molle, profonde et chantante luminosité ! Ne peut-on dire que, si la beauté masculine triomphe dans la sculpture, par contre la chair féminine prêtant plus au jeu des couleurs ? » (III, iii, pp. 93-94)

Il attire ensuite l'attention du Visiteur sur « des groupes de seigneurs : deux de-ci, deux de-là, en postures peu équivoques » (III, iii, p. 94) dans le *Concile de Trente*, également de Titien :



Le Visiteur résume :

« je vous entends bien à présent : le "naturel" pour vous c'est l'homosexualité ; et ce que l'humanité avait encore l'impertinence de considérer comme les rapports normaux et naturels, ceux entre l'homme et la femme, voilà pour vous l'artificiel. Allons ! osez le dire. » (III, iv, p. 102).

Ce à quoi le Dr Corydon oppose cette conclusion :

« J'observais que l'artifice souvent, et la dissimulation (dont la forme noble est pudeur), que l'ornement et le voile subviennent à l'insuffisance d'attrait ... Est-ce à dire que certains hommes ne seraient pas attirés irrésistiblement vers la femme (ou vers telle femme en particulier) quand bien dénuée de parure ? Non certes ! comme nous en voyons d'autres qui, malgré toutes les sollicitations du beau sexe, les injonctions, les prescriptions, le péril, demeurent irrésistiblement attirés par les garçons. Mais je prétends que, dans la plupart des cas, l'appétit qui se réveille en l'adolescent n'est pas d'une bien précise exigence ; que la volupté lui sourit, de quelque sexe que soit la créature qui la dispense, et qu'il est redevable de ses mœurs plutôt à la leçon du dehors, qu'à la décision du désir ; ou, si vous préférez, je dis qu'il est rare que le désir se précise de lui-même et sans l'appui de l'expérience. Il est rare que les données des premières expériences soient dictées uniquement par le désir, soient celles-là

même que le désir eût choisies. Il n'est pas de vocation plus facile à fausser que la sensuelle, et ... » (III,v, p. 104).

Gide pensait probablement à ses propres premières expériences hétérosexuelles en Algérie.

QUATRIÈME DIALOGUE

L'utilité sociale de la pédérastie est examinée en relation avec le mal de la prostitution. Il s'agit ici de pédérastie au sens grec du mot (relation amoureuse avec un adolescent déjà formé, pubère donc), et de son rapport direct avec les progrès des arts plastiques ⁴¹ et ceux de la philosophie en Grèce antique. Quelques lignes de [Friedéric Nietzsche](#), relatives à l'esclavage et à la guerre, sont détournées vers l'amour grec :

La guerre est aussi nécessaire à l'Etat que l'esclave à la société. Et qui pourrait vraiment se dérober à de telles réflexions s'il s'interroge honnêtement sur les fondements de la perfection inégalée de l'art grec ⁴².

Gide aurait pu invoquer deux autres passages, qu'il connaissait sans doute, étant grand lecteur de Nietzsche chez qui il disait avoir trouvé, comme chez Dostoïevski et Freud, « plutôt une autorisation qu'un éveil » (*Journal*, janvier 1924) :

Les rapports érotiques entre hommes et adolescents furent, à un degré qui échappent à notre compréhension, l'unique et nécessaire condition de toute cette éducation virile. (*Humain, trop humain*, V, § 259)

Qu'est-ce que notre bavardage sur les Grecs! Que comprenons-nous donc à leur art dont l'âme est - la passion pour la beauté virile nue ! - Ce n'est qu'à partir de là qu'ils ressentaient la beauté féminine. (*Aurore*, III, § 170)

Deux notes-citations, celle de John Addington Symonds et celle de Bion (IV, pp. 111-112 et p. 113), ont pour source la lecture de l'anthologie d'Edward Carpenter (1844/1929) *Iolaiüs. An Anthology of Friendship* ; elles évoquent les couples mythiques célèbres, Achille et Patrocle, Thésée et Pirithous, Oreste et Pylade ⁴³.

De longues citations des *Vies* de Plutarque répondent sans doute au père Paul Gide qui invoquait cet auteur, et veulent montrer que la tolérance de l'amour masculin n'a pas pour conséquence obligatoire la faiblesse militaire, souci alors fort présent dans les esprits ; ces dernières pages de *Corydon* furent en effet rédigées entre 1915 et 1918 ; précisément, *Corydon* fut repris "à la fin de la seconde année de la guerre" (*Journal*, 21 décembre 1923), sans doute après que Gide ait pris connaissance du *Iolaiüs* de Carpenter sur la 3^e édition, imprimée en novembre 1915.

⁴¹ Cet heureux résultat avait déjà été noté par André Chénier, Stendhal et Frédéric Nietzsche.

⁴² Frédéric Nietzsche, *L'État chez les Grecs*, in *Ecrits posthumes 1870-1873*, Paris : Gallimard, 1975 (Oeuvres philosophiques complètes).

⁴³ Oreste et Pylade n'étaient peut-être que de bons amis. Mais bien d'autres couples antiques, réels ceux-là, méritaient d'être évoqués : Archélaos d'Athènes et Isocrate ont été amants de Socrate, lui-même ensuite épris d'Alcibiade ; le premier couple de philosophes aurait été celui formé par Parménide et Zénon d'Elée. Platon s'est vu attribuer cinq aimés : Agathon, Alexis, Aster, Dion et Phèdre ; Aristote un seul, Hermias. On a mentionné l'amour d'Anacréon pour Critias et celui de Critias pour Euthydème. Polémon était épris de Xénocrate et de Cratès ; Crantor aimait Arcésilas qui aima Démétrios ; Zénon de Citium fut amoureux de Chrémonidès, etc.

L'originalité de *Corydon* est de ne pas s'engager dans la "défense syndicale" de tous les homosexuels, d'introduire un *distinguo* ; il annonce : « Si vous le voulez bien, nous laisserons de côté les invertis » (IV, p. 122) ; « les invertis, dont la tare est trop évidente », lisait-on même dans le texte de 1920. « Je leur tiens à grief ceci, que les gens mal renseignés confondent les homosexuels normaux avec eux. » (IV, pp. 122-123) ; cela correspond à ce qu'il exprimait déjà en 1918 dans des *Feuillets* : « Quant aux invertis, que j'ai fort peu fréquentés, il m'a toujours paru qu'eux seuls méritaient ce reproche de déformation morale ou intellectuelle et tombaient sous le coup de certaines accusations que l'on adresse communément à tous les homosexuels ⁴⁴. ». Cette réticence, qui produisit la scission de 1907, n'était pas propre à Gide ; en juillet 1954, le mensuel *FUTUR* se réjouissait de la diminution du nombre des efféminés ⁴⁵.

Autre réponse faite au père, le lien fait entre hétérosexualité et misogynie dans la décadence d'Athènes « lorsque les Grecs cessèrent de fréquenter les gymnases » (IV, p. 119). Gide exprime à nouveau son hostilité foncière au mensonge et à l'hypocrisie, point qui sera réitéré dans une lettre de 1934 adressée à Georges Hérelle ⁴⁶. Le Dr Corydon s'indigne :

« Il en va toujours de même chaque fois qu'un appetit naturel est systématiquement contrarié. Oui, l'état de nos mœurs tend à faire du penchant homosexuel une école d'hypocrisie, de malice et de révolte contre les lois.

- Osez dire : de crime.
- Évidemment, si vous faites de la chose même un crime. » (IV, p. 123)

L'homosexualité pouvait alors en effet être considérée comme un crime, et ceci même chez les animaux, puisque c'est dans un article intitulé « De la criminalité chez les animaux »

⁴⁴ Point de vue voisin chez Marc-André Raffalovich : « Les rapports qui existent entre la véracité, le mensonge et la vie sexuelle sont étroits. Les efféminés sont menteurs à tous les degrés, depuis la perfidie minutieuse jusqu'à l'inconscience, jusqu'à une incontinence de faussetés. Ils observent mal et reproduisent mal ce qu'ils ont observé. » (*Uranisme et unisexualité*, 1896). La scission en 1907 du Comité Scientifique Humanitaire (W.H.K.) s'était faite sur cette question des invertis.

⁴⁵ « On peut circuler à Saint-Germain-des-Prés, le samedi soir, sans être choqué, alors qu'il y a quinze ou vingt ans, à Pigalle, que d'homosexuels de tous genres s'affichaient, que de petits jeunes gens ostensiblement maquillés déambulaient ! Les différents cercles ou endroits fréquentés par les disciples de Corydon sont en général bien préférables, au point de vue tenue, à ceux qui existaient avant guerre. » Au début des années 1970, cette question divisa le F.H.A.R., l'anarchiste Daniel Guérin étant un des plus opposés aux interventions perturbantes des travestis.

⁴⁶ Lettre de Gide à Hérelle du 14 juillet 1934, d'après la transcription de Georges Hérelle (Bibliothèque Municipale de Troyes, mss 3188, f° 359) :

« Quelles furent, en réalité, les mœurs du Moyen-Age ? La littérature nous instruit-elle suffisamment sur les mœurs de cette époque ? Cette littérature si tendre, si délicate, est très idéaliste et très artificielle ; mais nous dit-elle la vérité ? Qu'y a-t-il derrière ce charmant décor ? Les Laures et les Béatrices sont des créations poétiques. Où et comment se renseigner ?

Par exemple, quel était le rôle des *pages*, jeunes compagnons des chevaliers ? Ceux-ci faisaient profession d'amour mystique : on ne parle que de cet amour-là, c'est le seul qu'on mette en avant. Mais comment supposer que tous ces gaillards restassent chastes ? Et vers qui se portaient alors leurs désirs sensuels ? A voir combien, aujourd'hui, la réalité diffère de l'apparence et combien le revêtement des mœurs est mensonger, il est permis de penser que ce mensonge n'est point particulier à notre époque, et qu'il était encore plus épais dans les temps où l'opinion, plus sévère, contraignait à plus de dissimulation.

Il faudrait étudier ce problème, sans tenir compte de la littérature, dans les chroniques secrètes, dans les procès criminels, dans les documents relatifs aux cloîtres, etc. etc. »

qu'Alexandre Lacassagne examinait les *rappports entre mâles* des poulains, taurillons et jeunes chiens⁴⁷. »

Le Dr Corydon s'achemine vers sa conclusion : « Je soutiens que la paix du ménage, l'honneur de la femme, la respectabilité du foyer, la santé des époux étaient plus sûrement préservés avec les mœurs grecques qu'avec les nôtres ; et de même, la chasteté, la vertu, plus noblement enseignée, plus naturellement atteinte. Pensez-vous que saint Augustin eut plus de mal à s'élever à Dieu, pour avoir donné son cœur d'abord à un ami, qu'il aimait autant que jamais une femme ? Estimez-vous vraiment que la formation uranienne des enfants de l'Antiquité les disposât à la débauche plus que la formation hétérosexuelle de nos écoliers d'aujourd'hui ? Je crois qu'un ami, même au sens le plus grec du mot, est de meilleur conseil pour un adolescent, qu'une amante. Je crois que l'éducation amoureuse d'une Madame de Warens, par exemple, sut donner au jeune Jean-Jacques fut autrement néfaste pour celui-ci que ne l'eût été n'importe quelle éducation spartiate ou thébaine. » (IV, p. 125). Ici encore, on ne peut s'empêcher de penser à [Nietzsche](#) :

Ce qui a favorisé le GRAND NOMBRE de libres individus chez les Grecs (...) L'amour des garçons propre à divertir de la vénération des femmes et de leur influence amollissante⁴⁸.

L'imagination dépravée de la femme : c'est cela qui gâte la race, plus que le rapport physique avec l'homme⁴⁹.

* * * * *

L'optimisme de Gide, manifesté par l'espoir d'une audience durable pour ces dialogues, peut aujourd'hui être mis en perspective avec les conclusions pessimistes de son contemporain Georges Hérelle quant à une éventuelle renaissance de la pédérastie⁵⁰. L'analyse d'Hérelle, envisage, comme celle de Gide, la situation historiquement faite à la femme par la pédérastie, mais en tire un enseignement opposé, plus favorable à l'avenir de l'hétérosexualité, car "l'âme féminine a pris une énorme importance dans la vie sociale⁵¹".

En synthétisant une argumentation jusqu'alors éparse, Gide a mis toute son audience au service de la justification de l'amour masculin ; de nombreux lecteurs ont apprécié, le lui ont écrit, joignant parfois à leurs remerciements des confessions érotiques de valeur, qui ont été

⁴⁷ *Revue scientifique* ... n° 2, 14 janvier 1882, page 37.

⁴⁸ [Frédéric Nietzsche](#), *Fragments posthumes*, M III 1, printemps-automne 1881, [97], Paris : Gallimard, 1982 (Œuvres philosophiques complètes).

⁴⁹ *Id.*, *Fragments posthumes*, W I 2, été-automne 1884, [362], Paris : Gallimard, 1982.

⁵⁰ Une étude sur *l'amour grec*, intitulée *Päderastie*, a été publiée par l'allemand M. H. E. Meier en 1837. Une traduction française annotée, signée L.R. de Pogey-Castries, a vu le jour en 1930 (rééditions en 1952 et 1980), sous le titre *Histoire de l'amour grec* ; son auteur était Georges Hérelle (1848/1934), originaire de Pougy le Château (Aube), traducteur de Gabriele D'Annunzio et de Blasco Ibañez, et professeur de philosophie. Il a laissé de nombreux manuscrits, dont un projet de *Nouvelles études sur l'amour grec*, à la Bibliothèque Municipale de Troyes (Aube).

⁵¹ Manuscrit n° 3188, f° 490, conservé par la Bibliothèque municipale de Troyes (Aube).

conservées et devront un jour être publiées⁵². L'audace de l'écrivain était liée, de près ou de loin, à des démarches collectives plus ou moins éphémères. L'existence en 1909 de la revue *Akademos*, dont l'article "Le préjugé contre les mœurs", paru dans le numéro daté du 15 juillet, anticipait sur *Corydon*, fut sans doute stimulante pour un auteur rempli de "l'appréhension qu'un autre [le] devance" (*Journal*, 12 juillet 1910). Depuis 1902, les chroniques d'Henri Albert (1868-1921) dans la revue littéraire *Mercure de France* (1889-1965) apportaient régulièrement des nouvelles du comité allemand de Magnus Hirschfeld et de ses publications⁵³. Du côté des effets, ils furent quasi-immédiats avec l'apparition en novembre 1924 du mensuel *Inversions* ; le numéro 5 et dernier date de mars 1925 ; le *Cartel des gauches* n'avait pas tardé à faire interdire cette publication. L'action collective reprit peu après la mort de Gide : en 1952, Jean-Jacques Thierry fonda les cahiers trimestriels *Prétexte* et Jean Thibault le mensuel *Futur* ; parmi les collaborateurs de ces revues, et de leurs rejetons directs (*Gioventù*, 1956 ; *Prétexte*, nouvelle série, 1958), on relève les noms encore connus aujourd'hui d'André Du Dognon, Jacques Siclier (journaliste au *Monde*), Roger Stéphane et Roger Peyrefitte.

* * * *

Les écrivains Jean Paulhan et Paul Léautaud firent à *Corydon* un accueil favorable. Henri de Montherlant, intéressé mais déçu, déplora de n'y point voir un "monument", à la manière de *Si le grain ne meurt*, publié en octobre 1926.

Dans son article "André Gide et ses nouveaux adversaires", Walter Benjamin notait : "Que le *Corydon* de Gide, qui présente la pédérasie selon ses conditionnements et ses analogies biologiques, ait pu déclencher une tempête, on le conçoit sans peine." Sur cette tempête, on pourra se reporter au [dossier de presse](#) du *Bulletin des Amis d'André Gide*.

Gide s'engage seulement sur le principe de la validité entière de l'amour masculin (lorsqu'il est dépourvu d'inversion) compte-tenu non seulement de son caractère naturel, mais aussi de son rôle dans la fondation de la civilisation et de la valeur de sa reconnaissance contre les mensonges conventionnels de la civilisation ; ces éléments d'argumentations – car, depuis Socrate, les gens sérieux ont tendance à justifier leurs affirmations – choquent, on ne comprend trop pourquoi, ceux qui pensent, à la manière stalinienne ou gauchiste, que la lutte politique - comprendre : les rapports de force - devrait désormais remplacer l'argumentation rationnelle et la connaissance -.

Dernière remarque : si les dialogues I et surtout IV semblent traiter plutôt du souci des jeunes garçons (mais non, encore une fois, des petits garçons), donc de la pédérasie au sens grec du terme⁵⁴, l'homosexualité, ou *uranisme*, est examinée dans les deux autres.

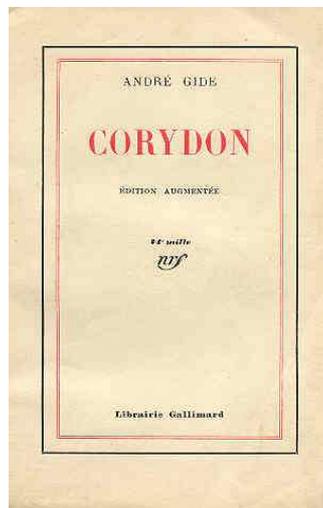
⁵² Une lettre, celle d'André Hagège (nom révélé par la consultation de l'original), a été publiée dans les *Oeuvres complètes*, à la suite de *Corydon* (tome IX (1935), pp. 342-347. Le Dr André Hagège est décédé à Paris le 21 mai 1992.

⁵³ Cf Dr Patrick Pollard, *André Gide, Homosexual Moralist*, New Haven & London : Yale University Press, 1991. Recensement des sources sociologiques et littéraires utilisées par Gide pour *Corydon*, influences subies, méthodes de travail et mobiles probables de ses choix.

⁵⁴ Pédérasie qui n'est pas pédophilie, contrairement à une confusion fréquemment faite. L'UNESCO accepte actuellement la définition de la pédophilie comme une relation sexuelle avec un moins de 13 ans de la part de quelqu'un ayant au moins cinq ans de plus. Ce qui ne se trouve ni pratiqué dans la vie de Gide, ni évoqué dans ses œuvres de fiction, ni revendiqué dans *Corydon*.

Œuvre rationaliste et critique, *Corydon* est dénuée de toute préoccupation politicienne, politique ou religieuse ; il n'y est faite aucune mention des interdits bibliques et en particulier des condamnations pauliniennes, on ne trouve même dans ces dialogues aucune trace de la crise mystique traversée par Gide en 1916. Cette laïcité justifie le rapprochement avec le très bel article de Voltaire ⁵⁵; ce petit (par les dimensions) livre reste, par sa contribution documentée et intelligente à la cause de la "liberté en amour" ⁵⁶, par le travail d'information et de réflexion qu'il nous propose, plus actuel que les productions des années 1970-2000.

"Il me répugne de citer les textes", écrivait Paul Gide ; André Gide leur fait face et les commente, mais avec sobriété, sans user de toutes les flèches disponibles ; ainsi ne mentionne-t-il pas l'important *Dialogue sur l'amour* de Plutarque que son père avait évoqué avec déplaisir. Peut-on hasarder cette hypothèse ? *Corydon* réalise une ambition d'André Gide, celle d'écrire un moderne *Dialogue sur l'amour*, que notre époque post-moderne ne sait pas apprécier.



Ces dialogues furent bien plus, me semble-t-il, que ce qu'en disait, ironiquement, Paul Valéry, "Un avenant à la Déclaration des Droits de l'Homme" ⁵⁷. La suite, laïcisation de la société intégrant la contraception, la suppression du délit d'adultère, et même l'avortement, a justifié l'entreprise de Gide, et donné tort à Roger Martin du Gard qui disait ne voir aucune possibilité de progrès ⁵⁸. À l'inverse, Jean-Paul Sartre, qui s'était si souvent trompé, fut, pour une fois, lucide : « Écrit par un étourdi, *Corydon* se fût réduit à une affaire de mœurs ; mais si l'auteur en est ce rusé Chinois qui pèse tout, le livre devient un manifeste, un *témoignage*,

⁵⁵ Très beau compte-tenu des restrictions à la liberté d'expression de son époque ; voilà un exemple de texte à lire entre les lignes.

⁵⁶ Cf Molière, *Dom Juan*, acte III, scène 5 : Dom Juan : « J'aime la liberté en amour. »

⁵⁷ Paul Valéry (1871/1945), *Cahiers XIV*, octobre 1930 : « Drôle d'idée chez Gide de faire de la liberté de la pédérastie un avenant à la déclaration des Droits de l'homme ! Par ailleurs, ce goût est anti-finaliste. C'est un tropisme!! ».

⁵⁸ L'auteur des *Thibault* écrivait : « En fait, l'homosexualité reste justiciable de la même réprobation qu'autrefois, et se heurte, non seulement auprès de la plupart des moralistes, mais auprès de l'immense majorité des Français, aux mêmes flétrissures, aux mêmes condamnations sans appel. » (*Notes sur André Gide*, Paris : Gallimard, 1951).

dont la portée dépasse de loin le scandale qu'il provoque. Cette audace précautionneuse devrait être une "Règle pour la direction de l'esprit ⁵⁹" : retenir son jugement jusqu'à l'évidence et, lorsque la conviction est acquise, accepter de payer pour elle jusqu'au dernier sou." (*Les Temps Modernes*, mars 1951).

Gide en arriva en 1946 à considérer *Corydon* comme

« Le plus utile ... Je ne dis pas : le plus réussi [de ses livres]. Sa forme même ne me satisfait plus guère aujourd'hui, ni cette façon d'esquiver le scandale et d'attaquer le problème par feinte procuration. C'est aussi que, dans ce temps, je n'étais pas assez sûr de moi-même : je savais que j'avais raison ; mais je ne savais pas à quel point ... » (*Journal*, janvier 1946).

⁵⁹ Allusion au titre d'un opuscule de Descartes, *Regulae ad directionem ingenii*.